
Marion Stenton

Comme après une bombe

éditions
THEÂTRALES
■ *Lyncéus Festival* ■

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terrain littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction éditoriale : Pierre Banos.

Cet ouvrage est édité en partenariat avec le Collectif Lyncéus. Créé en 2014, le Lyncéus Festival axe sa programmation sur l'écriture théâtrale contemporaine. Certains textes, faisant l'objet de commandes – c'est le cas de *Comme après une bombe* – sont écrits en résidence à Binic-Étables-sur-Mer, d'autres sont sélectionnés dans le cadre d'un appel à projets.

© 2024, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-944-3 • ISSN : 1760-2947

Illustration de couverture : © Louise Gérard.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *Comme après une bombe*, l'autorisation de l'autrice est nécessaire. La demande devra être déposée auprès de la SACD.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

Lyncéus Festival #10

C'est dehors, à l'air libre, que nous travaillons. Partout. Sur la plage, dans les usines, dans la forêt, dans les maisons et dans les rues, dans chaque recoin où le poème veut surgir, le Collectif Lyncéus se propose de rêver à un décolllement du réel. Les pièces que nous présentons sont inédites et n'ont jamais encore été jouées. Attentif·ves à l'apparition de nouvelles écritures, chaque année, nous invitons plusieurs auteur·rices en résidence à Binic-Étables-sur-Mer. Ils et elles sont sélectionné·es dans le cadre d'un appel à textes proposé en partenariat avec les éditions Théâtrales. Chacun·e est accueilli·e une semaine à Binic-Étables-sur-Mer pour composer une pièce de théâtre qui est ensuite confiée aux équipes de création réunies par le Collectif Lyncéus. C'est le cas de *Comme après une bombe*, qui sera créé pour la dixième édition du Lyncéus Festival en juillet 2024. Depuis quelques années, nous ouvrons également notre programmation à des textes achevés encore non joués.

À la faveur d'un théâtre qui s'invente ici, maintenant et avec chacun·e, pour une invitation à penser ensemble à ce que le monde nous raconte et à ce que nous voulons en faire, le Lyncéus Festival se développe sur le territoire costarmoricain pour continuer à défendre l'importance de la création artistique au cœur des villes et au contact de leurs habitant·es. Chaque édition se construit à partir d'un thème générant des problématiques esthétiques, philosophiques et politiques. Pour cette dixième édition, nous avons choisi celui des héritages. Par le biais des commandes, nous invitons auteur·rices, metteur·ses en scène, comédien·nes et autres passionné·es de théâtre à rejoindre notre collectif en se prêtant au jeu des rencontres, des débats, croisements et frottements si féconds lorsqu'il s'agit de développer la pensée et de renouveler la pratique artistique.

Le Collectif Lyncéus

Personnages

LA FILLE

LA GRANDE SŒUR

LA MÈRE

LA PETITE SŒUR

LE PÈRE

Une jeune femme traîne avec peine un lourd chariot débordant d'objets, comme une maison qu'on viendrait de vider. Mobilier pêle-mêle superposé, vêtements, sacs plastiques, divers paquets.

LA FILLE.- Le merle, les grives, la mésange.

Le goéland. La mouette. Les corbeaux.

Éperviers et cafards. Le héron.

Becs durs, larges ailes, grandes pinces.

Nous avons passé les murs de ronces. Peut-être qu'un jour, d'ici, on pourra voir la mer.

Araignées. Cigognes. Et les vers.

Rampants.

Les fauvettes, les moineaux, les pinsons.

Et les algues. Les fourmis. Même du sable.

Bois mort. Lichen. Et vieux lierre.

Nous avons fui les champs de lierre.

Boue. Poussière, finalement, plus que la poussière.

Gisants.

Et serpents, serpents, serpents, glissant d'entre les racines des arbres d'un monde plus ancien que nous.

Ils seront heureux ici. On entend les oiseaux comme après une bombe.

Que personne n'aide. Je les porte. Je les traîne. Comme je sais seule les traîner.

Ils ne résistent plus. Nous avons passé les peines, coupé par les campagnes et les battues de blé blanc. J'ai perdu peut-être quelques bagages dans la descente, je n'entendais plus rien, mais je les ai amenés, je l'avais juré. Retirés de la gueule du monde avant qu'ils ne soient mâchés. Voilà, leurs reliques en morceaux épars.

Plus jamais monument ne saura être fait à leur figure.

Je suis la dernière enfant de cette famille. Il n'y aura plus jamais d'enfants. Il n'y aura jamais plus de naissances. Plus de parenté.

Je les porte, mieux qu'ils n'auraient pu se porter, jusqu'à leur lit, comme ils m'ont portée, enfant, au mien. Je sais leur poids, et je ferai leur couche pour ce sommeil d'avant l'oubli, avant, enfin, qu'on puisse oublier et qu'on arrache, aux parois du jour et à celles de la nuit, les derniers crochets des vivants. Qu'on vende leurs terres, que s'écroulent les anciennes murailles, et le nom qu'ils y avaient ferré, qu'ils m'avaient donné, que je leur rends.

Alors ici.

Ici, nous ferons venir cette dernière tendresse. Ici les étendre, leurs visages reposés ils se ressemblent si peu, sans leurs grimaces et sans leur bruit, et de plus en plus certains du sommeil, ils renoncent, enfin, aux dernières stagnations de lumière. Repos, chers monstres, la course est finie, repos.

Elle s'arrête.

Comme ma mère l'aurait fait, et puisque c'est ainsi que j'ai appris, je caresse, j'embrasse, et comme mes sœurs me l'auraient ordonné, j'arrange leurs cheveux et scelle la révulsion de leurs yeux, de leurs lèvres j'essuie la salive et le sang, ce qu'il y a de sel dans la sueur, et de mes bras entraînés à pourtant parer leurs coups, je soulève leurs torses désormais mous, et de ces forces dernières, je creuserai leur lit dans une terre bien sèche.

Je connais mes devoirs de fille et je n'y manquerai pas.

J'ai les meilleurs draps de notre maison. Je creuserai profond. Vous vous reposerez. Je ne reviendrai pas. Nul ne reviendra. Je ne peux ni ne veux vous remplacer.

Ceux qui m'ont imposée au monde, moi, ceux qui m'y ont traînée, m'y ont dressée, je les en sors, et je l'ai juré, ils ne meurent pourtant pas seuls, puisque je fais leur couche. On ne me punira pas. Personne ne viendra vous pleurer. C'est la fin des pleurs, je ne resterai pas près de vous plus longtemps.

Repos à leurs âmes. Paix à ces corps. Suffit.

Elle a déposé les sacs et paquets, renversé les contenus du chariot. S'apprête à faire demi-tour. Se ravise.

Ici, ça ne sert à rien de crier. Personne ne peut entendre. Et vous n'entendez rien plus de la ville où vous êtes morts. Ici, ce qu'il y a comme monstres dans la terre pourra rejoindre ce qu'il y a de monstre en vous.

Si j'avais laissé mes morts ; si j'avais laissé mes morts à ceux là-bas qui tendaient les bras, ils auraient dit un corps est un corps il faut s'en occuper, le prendre, le retirer, ils auraient dit « dans cette maison trois corps », ils auraient compté « trois morts », dit « injustifiés », et seraient tombés à genoux, les lâches, heureux et avides, l'oreille vissée à vos gueules tenues ouvertes étonnées et stupides de décès pour expliquer et comprendre ce qu'ils auraient appelé cette inhumanité. Et les vautours vite assemblés auraient organisé, emporté torses, puis bras, puis jambes, les miens, vos membres, pour exposition au bovin public des attendris, bons connaisseurs de viandes et de cruautés, et là, de cette soudaine chapelle, ils auraient appelé leur dieu, ce dieu qui attendait calme nous épiant, à voler jusqu'à nous, qu'il ouvre son aile et fasse pleuvoir de ces larmes qui lavent, qu'il blanchisse de bénédictions la demeure des maudits, jusqu'à que vos cendres mêmes, tapies et mouillées des pleurs insincères du cortège coutumier des crimes, me soient volées.

J'avais juré que jamais je ne me donnerais aux docteurs qui ne savent rien des damnations répétées, des siècles d'enfants mauvais et de leurs petites doublures, maudits encore, et je ne vous rendrai pas, pauvre troupe de muets, aux inconnus pour qu'on vous comprenne. Je ne veux pas qu'on fouille vos ventres en traque d'un mal qu'on n'explique pas, être famille suffisait et je n'en rougis pas.

Je ne vous rends pas, aux honneurs aveugles du marbre, je ne vous rends pas, vos reliques à l'ironique foire aux fétiches, aux enchères dressées à vos dernières volontés. Vous n'êtes pas morts vous êtes arrachés au territoire vivant, et je ne pourrai feindre de tristesse commune au souvenir de vos agonies hypocrites. Il faudra toute l'ampleur de l'amour, toute la profondeur du silence pour déposer ici, en soutenant la nuque, ce qui reste de vos crânes. Pas de cause à votre fin. Toutes les familles diminuent jusqu'à s'éteindre un jour. Vous êtes sortis du rang des vivants, sortis du rang des coupables, hors d'atteinte des vandales.

Elle creuse.

Je vous enterre. Vous aurez cette dernière dignité d'une mort sans pardon.

Creuse.

Personne ne nous aurait fait cette faveur.

J'ai toujours su que nous n'allions pas mourir, nous, d'une mort glorieuse. Une famille de vaincus ne peut espérer autre chose. Mais vous êtes maintenant moins coupables que lorsque vous viviez. La faute fondra dans votre long sommeil. Le défaut, notre défaut, ne sera plus raconté. Et moi, seule vivante, je tâcherai d'effacer de mes traits toute trace que vous ayez vécu aussi. Et moi, je me tairai.

Nos ancêtres les fabricateurs de maladie avaient fait glisser grain à grain de leurs crimes jusqu'à nous le crin d'une cruauté dont nous ne pouvions nous défendre, le granule passé main à main dans les creux de chair des lignées aux chaînes serrées. Et sur mes sœurs, et sur moi, jusqu'à la maladie dont notre mère est partie, s'était déposée, légère et incolore, la pellicule redoublée des invisibles loyautés perpétuées aux défauts des ancêtres, une membrane recopiée dans la honte, et toujours par le secret.

Mais si je borde bien votre lit, la mémoire des corps peut-elle s'alentir, et, entravée dans sa course par le démêlement de ses propres boyaux, son muscle bandé si épris de reproduction et de fatalité entortillerait son propre cou, s'étranglerait et relâcherait, redeviendrait inerte enfin.

Je repartirai dans ce monde où ils ne vivent pas. Rien de mieux que ce ciel bas, et ce lit semé de roches, cette terre à moitié mangée par les pierres. Dans ce sol amer même le soleil ne pourra se faire assez chaud pour offenser votre putréfaction.

Là-bas, on vous aurait dit malades, on m'aurait interdit vos lits, averti, que cette maladie pouvait traverser les champs et les draps, les linceuls et le bois, alors que toute civilisation qui aura vécu les guerres peut savoir que ses enfants ne sont jamais d'uniques bestioles mais sueront fatalement du même poison, superbes mais fous d'une seule même douleur-mère. Ils tremperont sans choisir dans le même fleuve de servitude, l'écume corrosive et gardienne des bords sans suture de béances recopiées, puisque même quand les pères, chacun rentré sous les fiers chants brailleurs des nourrissons du pays, auront laissé baigner leurs crânes dans les cuves de l'oubli, les enfants eux auront conservé leurs cris au travers des dents même serrées, et quand les mères auront rendu chaque linge à l'horrible blancheur dont les grands-mères langeaient la laideur de leurs filles, et recomposé d'après l'image les plus mesquins rangements de l'obséquieux

familier, les enfants pourtant naîtront, de convulsion en convulsion, toujours tordus, leurs intestins tordus, par le même hurlement contenu.

Je croyais pleurer.

Mais il n'y a rien.

Je suis sèche.

Oui.

Plus de pleurs ni de cris.

Pas de grâce.

Elle crache.

Ne m'en voulez pas. Une mort pareille ne se met pas en parade. Ils sont morts imbéciles et même morts leurs faces se bouffissent encore des secrets qui ont pieusement promené la gangrène d'un nerf à l'autre. S'ils avaient seulement su gueuler.

Rien n'est plus abominable que ce silence des familles et rien n'est plus beau qu'une famille qui se tait enfin ensemble.

Il faudrait dire une prière. Je ne sais pas dire de prière. Je ne crois plus aux prières. Je ne suis plus une enfant. Je ne tiens plus à aucun vivant. Une prière aux morts. Puisque vous êtes morts et que je suis orpheline, je peux faire l'enfant cette dernière fois, de la terre entre les doigts.

et qu'enfin le paysage, ogre, géant,
vous avale qu'il vous bouffe et que la terre
étouffe vos cris
fin de la tragédie
fin de la famille
fin des maudits
par moi de mes mains
enfin votre lit

de plus en plus rageuse

Vous n'aviez pas mérité de mourir mais vous n'auriez jamais dû naître. Ainsi oublions que cette famille ait jamais été. Je ne suis fille de rien. Cette dernière fois, je déverse mon amour sur vous mes têtes mortes et vidées.

Vous êtes à mes pieds.